

Comportements et attitudes de la jeunesse face au multilinguisme en Casamance (Sénégal)

Caroline JULLARD *

La ville de Ziguinchor, 123 522 habitants, chef-lieu de la région de basse Casamance, au sud du Sénégal, présente actuellement une situation linguistique complexe dont la dynamique se perçoit fort bien au travers des divers types de relations que l'enfant et le jeune entretiennent avec leur environnement. Ce dernier est majoritairement pluriethnique et multilingue ; différentes ethnies coexistent au sein des familles, des concessions et des quartiers, avec, selon les lieux, des dominantes. Le peuplement de la ville s'est constitué par vagues d'immigration successives. Dès la fin du siècle dernier, il se fit très largement par les populations de basse Casamance : Baïnouk (1), et surtout Diola, ethnie majoritaire de la région. Depuis, d'autres populations se sont installées. Les unes sont originaires de Guinée-Bissau (Mancagne et Mandjak surtout), venues pour trouver du travail, ou pour fuir une oppression. Les autres sont plus expansionnistes : les Manding, venus de haute Casamance, avaient tenté plusieurs percées guerrières dans la région dès avant la colonisation ; avec celle-ci, leur influence profonde sur les populations locales s'est affirmée pacifiquement, par le biais de la diffusion de l'islam. Les Wolof sont venus par étapes, et dès le début de l'installation française dans la région et la ville : des vagues successives d'immigrants originaires du Djolof, du Sine Saloum et du Baol se sont installées, formant l'écrasante majorité des fonctionnaires et des gros commerçants et s'imposant au premier rang de la vie politique locale et de l'encadrement des populations.

(1) La transcription des noms de langues et d'ethnies est celle adoptée par TRINCAZ (1981) dans son étude sur les religions à Ziguinchor.

* Linguiste. UFR de linguistique générale, université René-Descartes, Paris-V, 75005 Paris.

On a donc pu parler historiquement de trois types de colonisation en Casamance, et donc à Ziguinchor : la colonisation européenne, portugaise d'abord, française ensuite, vecteur du christianisme, venue par la côte atlantique ; la poussée manding, venue de l'est, plus récente, qui a islamisé et « mandinguisé » les populations forestières de la Casamance ; enfin ce qu'on a pu appeler la « wolofisation » de la ville d'abord, de la région ensuite, qui s'accroît depuis l'Indépendance (2).

Dans un contexte postcolonial, les difficultés que rencontre actuellement le développement économique et social de la région par l'État s'inscrivent dans la problématique du rapport nord-sud, les autochtones, majoritairement Diola, estimant qu'ils n'ont rien et que les autres, les Wolof, ont tout. L'irrédentisme casamançais, le désir, plus ou moins vigoureusement affirmé, de l'indépendance régionale, a pour cause, entre autres, l'attribution des fonctions administratives locales aux Wolof. Il y a aussi une question de profit : les « nordistes » (3) s'entendant mieux au commerce et à l'exploitation des biens et du terroir. Cela entraîne une frustration, un complexe chez les populations concernées. Mais il n'est pas dit que la jeunesse soit porteuse de cette querelle :

« Peut-être les parents ont l'impression de perdre quelque chose, vis-à-vis des nordistes ; pas les jeunes, ils s'en fichent. » nous a dit une jeune fille diola en mars 1990.

LE CONTEXTE SOCIO-ÉCONOMIQUE

On constate de plus en plus une tendance des gens à se retrouver suivant l'appartenance à un même foyer de départ : les nombreuses associations de communautés villageoises sont issues d'une tentative de regroupement ethnique. Ce phénomène récent résulte d'un renforcement des liens de solidarité dans une période de crise économique qui met tout le monde en désarroi. La grande majorité

- (2) À propos du processus de centralisation étatique au Sénégal, HESSELING (1985) parle de *wolofisation* : « On peut observer une nette tendance à la " wolofisation " qui s'explique très bien d'un point de vue historique. La France annexa en premier lieu le nord-ouest du Sénégal, où les Wolof formaient la grande majorité de la population ; les Wolof furent les premiers à s'intégrer dans l'appareil administratif colonial qui, par la suite, reposa en grande partie sur eux. » L'une des conséquences de ce processus est l'expansion de l'usage de la langue wolof sur le territoire.
- (3) L'appellation « nordiste » est utilisée localement à propos des immigrés venus du nord du pays ; elle peut, dans certains cas, manifester une charge historique, voire politique, qui n'est pas dénuée de sous-entendu ; mais la fréquence même de son usage en atténue considérablement la portée, nous semble-t-il.

des personnes n'a pas encore rompu systématiquement avec le monde rural et elle n'est pas encore totalement impliquée dans le développement citadin. On assiste, de ce fait, au niveau de la famille, à une tendance à revenir aux valeurs traditionnelles, sur des bases ethniques. Des réactions de plus en plus nettes contre «l'impérialisme wolof» apparaissent : les pères de famille tentent un recentrage culturel et linguistique. Des injonctions aux enfants, telles que : «tout sauf le wolof chez moi», sont fréquentes. Et cela peut même prendre une forme répressive : «je ne comprends pas ce que tu me dis ; parle en une autre langue». Il s'agit d'affirmer toujours son identité, par la restauration consciente de la langue de groupe comme véhicule privilégié de la communication et par la promotion d'activités culturelles de «renaissance». Les plus sensibles et donc les plus réfractaires à l'absorption sont les minorités : il leur est plus facile de se retrouver en petites communautés, et donc de résister, car elles sont souvent regroupées au niveau de l'habitat.

Dans quelle mesure les jeunes sont-ils concernés et impliqués dans ce recentrage ethnico-culturel ? Certes, me disent de jeunes diola, «lorsqu'on se retrouve entre Diola, on tend de plus en plus à utiliser la langue du groupe». Bien que des jeunes filles glissent cependant vers un usage extensif du wolof dès qu'elles se trouvent hors de la maison. Et quand il y a un brassage ethnique dans les «groupes d'amitié» entre jeunes, on parle la langue dominante du groupe, c'est-à-dire parfois le créole, et le wolof de plus en plus. Ce n'est que lorsqu'on se retrouve avec quelqu'un de très proche, parent ou ami, qu'on retourne à l'usage de la langue de groupe. Le wolof rassemble, et fournit donc une identité collective pour la jeunesse, en ville. Son usage est un facteur d'unification et il permet d'exprimer des préoccupations communes. Quelles sont-elles ?

Elles sont de l'ordre du jeu pour les plus jeunes, jeux de la cour de récréation à l'école, jeux entre jeunes du même voisinage dans les rues ou dans les concessions. Plus tard, ce sont de petites bandes d'amis qui se créent. Avec la scolarité, et l'apprentissage du français, vient la distinction entre le temps dévolu à l'effort et le temps dévolu au repos : le français pour le travail, le wolof pour les rapports entre garçons et filles, la discussion entre copains, entre copines. De fait, plus préoccupés de la quotidienneté de leur vie et des possibilités que leur offre l'avenir, que d'un patrimoine à conserver, les jeunes sont très perméables aux influences venues d'ailleurs et attirés par des éléments culturels étrangers : la musique transmise par les médias joue un grand rôle dans la diffusion du wolof. Moins nettement marqués que leurs aînés par l'ambivalence économique-culturelle, les jeunes se posent donc une question très pragmatique : que faire ?

« Faire des études, oui ; ici, tous les jeunes font des études ; ou les reprennent parce qu'ils ne trouvent rien de mieux à faire ; après, on chôme ; sinon, pour les garçons, c'est le football. Les filles ne peuvent devenir dockers au port, ou journaliers dans un magasin, une usine. Que faire ? », me dit une jeune femme mariée, en cours de formation dactylographique.

Il n'y a pas d'argent pour s'installer à son compte, démarrer quelque chose. Le besoin d'argent, de travail, est crucial. C'est dans ce contexte socio-économique nouveau que doit s'interpréter la poussée tentaculaire du wolof, comme signe catégoriel de l'appartenance urbaine et, au travers de l'unification citadine, de l'appartenance à la nation. Savoir parler français est encore un gage de réussite sociale. Cependant son usage est davantage réservé à des besoins spécifiques : il a surtout une fonction « alimentaire », utilitaire, et non plus une fonction culturelle, ou unificatrice. La part réservée à la langue française a changé : les adultes, masculins surtout, qui « ont fait les bancs » et qui travaillent dans les bureaux, ont certes une longue habitude de parler français, mais les jeunes ne l'ont pas, pour la plupart. Si les jeunes gens scolarisés tentent d'en développer l'usage, au moins entre eux, ou avec les plus jeunes enfants dans leur famille, ils sont débordés par la marée wolof qui submerge même leurs tentatives individuelles : les jeunes filles refusent en général de parler français.

« Je peux parler français avec un garçon, en privé ; mais dans le milieu, je préfère parler wolof », dit une jeune fille diola de 19 ans.

On ne peut séduire les filles qu'en wolof :

« Le wolof facilite les relations entre les garçons et les filles ; pour dire son besoin à une fille, pour l'aborder, les garçons emploient le wolof ; une fille abordée en français répond toujours en wolof ».

Les jeunes enfants et les femmes jouent un rôle prépondérant dans la diffusion du wolof, tendant à neutraliser tous les efforts des pères de famille et des jeunes gens pour contribuer au maintien d'un ordre antérieur, c'est-à-dire l'usage des langues de groupe et le recours, par choix, au français.

Dans un tel contexte, économique, social et linguistique, on peut se poser la question suivante : le wolof va-t-il s'implanter durablement à Ziguinchor, capitale du sud ? À terme, les structures de solidarité ethnique vont-elles pouvoir résister ? Par quel(s) vecteur(s) linguistique(s) la promotion sociale, économique et culturelle de la ville va-t-elle pouvoir s'affirmer ? L'étude des comportements et des attitudes des enfants et des jeunes face au multilinguisme local et à l'émergence d'une langue véhiculaire peut suggérer quelques éléments de réponses à ces questions.

LA POPULATION CONCERNÉE

Trois enquêtes sociolinguistiques (4) ont touché une population de jeunes scolarisés à Ziguinchor.

Le dernier recensement donne des indications statistiques sur le taux de scolarisation dans le département (n = 133 544 personnes).

Sont élèves (ou étudiants) :

— entre 6 et 9 ans, **63,5 %** d'entre eux (48,30 % de filles et 51,70 % de garçons) ;

— entre 10 et 19 ans, **66,4 %** d'entre eux (39,13 % de filles et 60,86 % de garçons) ;

— entre 20 et 29 ans, **15,46 %** d'entre eux (24,32 % de filles et 75,67 % de garçons).

L'écart entre population masculine et population féminine est faible en ce qui concerne les plus jeunes des scolarisés. Il se creuse à partir de 10 ans.

Dans la population des 6 à 34 ans, on a constaté également que davantage de filles, ou de femmes, n'ont reçu aucune instruction : 37,6 % d'entre elles, pour 20 % des hommes ou des garçons. De plus, davantage d'éléments masculins ont reçu une instruction supérieure au niveau primaire.

Par ailleurs, 46,86 % des « francophones », c'est-à-dire de ceux qui disent avoir acquis l'aptitude à lire et à écrire en français, ont entre 10 et 19 ans. Parmi eux, 59,5 % d'hommes et 40,5 % de femmes.

Cette aptitude est différemment partagée d'une ethnie à l'autre :

Wolof	Diola	Peul/Toucouleur	Manding
57,37 %	50,83 %	39,72 %	35,43 %

On ne sait pas si cette répartition variable selon les ethnies se rééquilibre pour la population en âge d'être scolarisée.

- (4) Une première enquête sur le plurilinguisme de la jeunesse scolarisée à Ziguinchor a été réalisée en mai 1985 par le Centre d'études et de recherches en planification linguistique (CERPL), université René-Descartes, au moyen d'un questionnaire dont l'objectif était d'obtenir, à partir des déclarations des élèves, un inventaire des langues en présence ainsi qu'une vision de l'évolution des rapports entre ces langues. Elle a touché 834 élèves de fin de primaire et de terminale. La deuxième enquête, menée par l'auteur en 1987 auprès de 700 élèves de fin de primaire, ayant entre 11 et 14 ans, a permis d'établir la représentation que ces jeunes ont de leur propre réseau de communication, en associant les usages linguistiques aux personnes de leur environnement : je parle à X en ..., X me parle en ... Une troisième enquête (février 1990) a touché des jeunes à la recherche d'un emploi, en formation professionnelle ou en fin d'études, au travers d'entretiens non directifs portant entre autres sur l'histoire linguistique familiale et personnelle, les rapports entre jeunes à Ziguinchor, l'avenir, la question du rapport entre le wolof, le français et les langues de groupe.

Les Wolof sont les plus francophones ; ils sont aussi les plus engagés dans l'administration.

Les poularophones sont les plus nombreux à savoir lire et écrire leur langue ; mais leur nombre est faible, malgré les efforts persévérants de « la Renaissance du poular », seule association de Ziguinchor travaillant depuis plusieurs années à l'alphabétisation de ses ressortissants.

Le groupe manding présente le plus grand nombre de personnes capables de lire et d'écrire en arabe (1 065 sur 18 722). Cela est probablement le reflet d'une islamisation plus engagée dans le sens d'une arabisation. Il existe, à Ziguinchor, une école privée, gérée par une organisation islamique, où les enseignements secondaire et primaire sont dispensés en arabe et où l'étude du français figure comme matière ; le nombre de scolarisés en arabe à Ziguinchor est de 650 (primaire et secondaire, jusqu'au brevet).

Ces quelques aperçus statistiques sur la population scolarisée montrent qu'il existe en ville une part importante de jeunes, des filles et des jeunes femmes surtout, qui n'ont pas été scolarisés ou l'ont été très peu. Cette proportion augmente avec l'âge. On peut donc se demander quel est l'impact réel de la langue française dans la vie quotidienne des individus et si l'expansion du wolof ne tend pas à en repousser l'usage dans un cadre situationnel et relationnel plus resserré, même si, numériquement, davantage de personnes en ont connaissance.

Les indications que nous proposons et qui concernent la dynamique linguistique proviennent principalement de l'analyse d'une population scolarisée parlant français à des degrés divers. Beaucoup d'enseignants du primaire affirment que l'usage du wolof se répand dans les cours de récréation, et les parents disent que leurs jeunes enfants, souvent plurilingues avant d'entrer dans le cycle scolaire, ramènent le wolof de l'école à la maison. Une jeune fille diola, originaire de Ziguinchor, me dit : « les enfants viennent de partout ; en jouant, comme ça, *rekk*, à la récréation, on parle wolof ». En outre, les instituteurs sont de plus en plus nombreux à faire passer l'apprentissage de la langue française au travers d'une traduction en langue africaine, le wolof le plus souvent, même si d'autres langues locales sont partagées par des groupes d'élèves. Dans ces conditions, on peut se demander quel est le rôle du canal scolaire dans la diffusion du wolof parmi les jeunes.

En l'absence d'enquêtes et d'observations suffisamment nombreuses sur les jeunes non scolarisés et sur les femmes, il est difficile de généraliser ce qui ressort de nos premières enquêtes. Notre maîtrise, encore imparfaite, du wolof et notre méconnaissance des langues locales sont l'obstacle majeur dans cette entreprise. C'est seulement en expliquant bien, en français, les objectifs d'un tel tra-

vail à de jeunes locaux, filles ou garçons, que nous avons pu coopérer au recueil des observations directes ou indirectes qui nous ont été nécessaires. Mais leur propre insertion dans l'institution scolaire et leur engagement dans une logique d'études à accomplir leur rendent difficile tout recul sur la situation qui se vit au-dehors. Ils sont, de plus, les porte-paroles, les interprètes, des familles où parfois personne ne parle le français, si le père de famille est au travail ou absent. Il est bien ardu de recueillir des renseignements non biaisés, lorsqu'on est « Toubab » (5).

L'expansion du wolof parmi la jeunesse en ville, scolarisée ou non, est un fait indéniable ; cependant, il est difficile d'en maîtriser l'entière causalité si on oblitère une partie de cette population, et si on méconnaît les liens autres que scolaires qui peuvent lier cette jeunesse à l'ensemble de la vie citadine au travers d'autres instances de regroupement. En inscrivant ces données, même partielles, dans une perspective historique et dynamique, on peut corriger leur relativité et les interpréter comme significatives de changements en cours.

LES FACTEURS D'IMPLANTATION DU WOLOF

Quels que soient leur origine ethnique, leur degré de conscience d'une situation qu'ils disent subir pour la plupart, leur contrariété ou leur rejet, la plupart de mes interlocuteurs locaux — des hommes adultes (6) — s'accordent à reconnaître tout ou partie de ces facteurs.

Le facteur économique

C'est le premier historiquement ; il joue toujours, et sûrement de plus en plus. L'expansion du wolof en ville s'est faite du centre commerçant vers la périphérie. Elle était liée, jusque vers 1975-1976, à la présence des commerçants wolof installés en ville qui vendaient principalement sur les marchés traditionnels bien localisés. Actuellement, on assiste à une recrudescence du commerce à contenu informel : les colporteurs de boucles d'oreilles dans les quartiers et les « bana-banas » (7) qui vendent des habits dans les rues en sont les agents. Ce sont principalement des gens venus de la région du Baol, à l'est de Dakar, qui, du fait de la sécheresse qui a sévi dans le nord, se sont convertis d'un coup dans un secteur

(5) Un Toubab est un Européen blanc.

(6) Nous remercions ici tout particulièrement M. Nouha Cissé, conseiller pédagogique, professeur d'histoire et de géographie à Ziguinchor.

(7) Un bana-bana est un vendeur ambulancier.

refuge. Leur activité commerciale itinérante a fait éclater le cloisonnement traditionnel. On ne se contente plus d'attendre le client ; on va chez les gens, on entre chez eux. Cette agression culturelle va de pair avec l'intrusion linguistique : il est évident que ces gens parlent wolof.

Autre effet du même facteur : beaucoup de jeunes filles tournent autour des cantines ; elles ont besoin de robes, de chaussures, pour paraître, pour montrer aux autres qu'elles ont quelque chose, parce que, sinon, elles ne sont rien. Pour les vendeurs des cantines, ce n'est rien de leur donner ce dont elles rêvent ; les filles acceptent, et nouent des relations avec ces hommes ; ainsi, elles apprennent vite à parler très bien le wolof. Les garçons de Ziguinchor ont parfois une réaction très violente devant une telle situation.

Le facteur administratif

L'attribution par l'État des fonctions administratives locales à des nordistes principalement a entraîné des contraintes au niveau de la population. Il faut pouvoir discuter avec les autorités en français ou en wolof : 80 % du personnel administratif ne parle que wolof ou français et l'usage du wolof à Ziguinchor vient en deuxième position, après le français.

Le mécanisme d'apprentissage de ces langues s'enclenche par le besoin qu'on a de les utiliser. Le français seul ne suffit pas :

« pour être bien servi, il faut pouvoir comprendre ce que les autres disent sur vous en wolof ».

Au tribunal, l'enquête est parfois menée dans les langues locales : si le magistrat, qui officie en français, ne parle pas la langue du prévenu, un interprète assermenté s'interpose. Il peut arriver que des magistrats, originaires du nord, s'adressent au prévenu directement en wolof, mais le plus souvent c'est l'interprète qui traduit en français ce qu'ils disent, et le wolof devient couramment la langue de traduction.

La migration

L'apprentissage du wolof est lié à la mobilité. Son usage et son expansion accompagnent souvent un phénomène migratoire. Les besoins économiques que tous, quels qu'ils soient, rencontrent, entraînent leur mobilité. Cela commence tôt.

Les jeunes des villages environnants qui viennent suivre leurs études secondaires à Ziguinchor sont confrontés à la nécessité d'apprendre à parler le wolof pour s'insérer dans les structures sociales ; le français ne suffit plus, au bout d'un certain temps.

Il existe, de plus, un fort taux de déperdition scolaire ; les exclus qui abandonnent la scolarité pour se diriger vers l'armée ou vers la recherche d'un emploi essaient de se rendre à Dakar. Quand on quitte une région et qu'on va vers Dakar, on est obligé de parler wolof. Ces jeunes reviennent ensuite avec des éléments culturels étrangers, dont le wolof. L'exode rural accentue le complexe des autochtones devant les nordistes. En effet, quand on revient de Dakar, c'est avec un sentiment de supériorité : parce qu'on en vient, parce qu'on parle wolof. De plus, les jeunes veulent partir : du village à Ziguinchor, de Ziguinchor à Dakar, puis en France et aux États-Unis d'Amérique. C'est un rêve, une illusion : l'acquisition et l'usage du wolof sont une étape obligée de ce parcours.

La situation des jeunes filles est plus précaire encore. Ménagères pour la plupart, elles tentent de survivre avec l'espoir de trouver un emploi comme domestiques, soit à Ziguinchor, chez les agents de l'administration, soit à Dakar même. Des flux de jeunes filles se déversent des campagnes : les jeunes filles diola partent surtout pour Dakar, après les Serer du Sine Saloum, ce sont maintenant les jeunes filles balant qui viennent comme bonnes à Ziguinchor. Elles y apprennent tout de suite le wolof, et le parlent même entre elles.

Le mouvement de la brousse vers la ville et le mouvement du sud vers Dakar s'amplifient. On assiste également à un mouvement inverse : celui des sudistes émigrés à Dakar qui redescendent pour fuir la vie chère et pour retrouver de meilleures conditions de vie et de scolarité pour leurs enfants. Le lycée Djignabo de Ziguinchor est le plus important du Sénégal. Et l'enseignement privé catholique est renommé.

Le développement du mouridisme

Les confréries musulmanes, qui se sont développées, depuis le nord, jusque dans la région et dans la ville de Ziguinchor, jouent également un rôle très important dans la diffusion du wolof, par leurs réseaux de solidarité, leurs groupes d'agents actifs pour l'implantation et le développement de la religion.

Le grand marabout de Touba, ou un marabout proche de lui, vient à Ziguinchor tous les ans pour la fête de la confrérie ; il enjoint aux adeptes de développer le mouridisme local en se mariant avec des autochtones : « vos fils seront de la Casamance et ils deviendront des Mourides ». En effet, les Wolof mourides qui prennent femmes en Casamance font tout ce qu'ils peuvent pour que leurs enfants aient une éducation wolof, même s'ils parlent une ou plusieurs langues locales avec leur mère ou avec le voisinage.

80 % des Mourides locaux sont des Wolof et si d'autres, casamançais, les rejoignent, c'est parce qu'ils parlent déjà wolof : « parce qu'entre nous, les Mourides, nous ne parlons que wolof ».

L'influence linguistique des Mourides sur le reste de la ville passe principalement par le contact commercial avec leur clientèle et par leurs relations avec les filles locales qu'ils gagnent.

La mode

Parler wolof permet de montrer qu'on est civilisé. Un adolescent d'un quartier périphérique de la ville m'a dit :

c'est la langue moderne, à la mode ; c'est la plus jolie à prononcer ; si tu parles diola avec une fille, c'est pas joli, pas à la mode ; on glisse vers le wolof pour mieux s'entendre ».

Dans les années soixante, on pouvait constater la force du créole portugais à Ziguinchor, parallèlement au dynamisme du christianisme. Actuellement, le créole se perd, même dans les quartiers traditionnellement chrétiens de Santiaba et de Nema. Il subsiste encore à Tilène, du fait du peuplement majoritairement immigré de Guinée-Bissau où le créole est langue nationale.

Un sous-délégué (60 ans) du quartier Boucotte-Sindiane, proche du centre ville, nous fait part de son expérience. Son père, un Kinara Diola, originaire de Guinée-Bissau, s'est mandinguisé en arrivant à Ziguinchor. Lui-même parle le manding en famille :

« mais quand j'étais jeune, j'ai pensé que le wolof, c'était plus évolué ; je parlais trop le wolof, d'autant plus que je me suis marié avec une Serer originaire de Carabane (8) ; là-bas, c'est tellement mélangé que le wolof domine ; nous parlions wolof ensemble ».

Il a lui-même redressé la situation ; serait-ce encore possible maintenant, étant donnée la pression de l'environnement ? Le quartier où il vit est loti depuis longtemps (1931) : beaucoup de catholiques s'y étaient établis en raison de la proximité de la cathédrale. Les gens parlaient créole dans le quartier et un peu le wolof. Des Wolof commerçants se sont installés dans le quartier, peu éloigné du centre : ils ont wolofisé et islamisé un grand nombre de Diola, qui maintenant portent les noms et les prénoms de ceux qui les ont introduits à l'Islam. De ce fait, le wolof a éliminé le créole dans le quartier.

- (8) Carabane est situé à l'embouchure du fleuve Casamance. Cet emplacement est le premier comptoir colonisé en milieu diola. Les Wolof y vinrent d'abord, pour commercer surtout ; les Français vinrent ensuite. Là, tous les enfants utilisent les trois langues.

Le wolof n'est pas seulement un moyen de communication plus vaste, qui élargit l'éventail des relations possibles : on parle wolof pour être bien vu, pour accéder à un niveau de culture qu'on estime plus élevé. Il y a de ce fait un complexe à ne pas parler le wolof, ou à le parler mal. Les jeunes venant des villages environnants l'apprennent au bout d'un an, parfois plus, avec les jeunes enfants dans leurs familles de tutelle. Ces mêmes enfants l'enseignent à leurs parents :

« lorsque le père de famille parle le wolof, le gosse rit du parler de son père, et rectifie sa manière de parler ».

Un commerçant mouride, installé au marché Saint-Maur depuis dix ans, me dit qu'il n'a pas appris les langues locales pour ne pas complexer les clients. Ceux-ci se sentiraient diminués et considérés comme peu évolués s'ils ne conversaient pas en wolof avec le vendeur.

Un jeune homme mancagne (27 ans) bien intégré dans son quartier de Tilène, me dit :

« il y a chez certains jeunes le complexe de parler leur langue maternelle au profit du wolof ; parler sa langue maternelle, pour eux, c'est signe d'infériorité sociale ; pour être à la page, il faut parler wolof ».

Et un jeune homme manding (21 ans) venu à Ziguinchor à 13 ans, pour l'entrée dans le cycle secondaire, exprime que cette attitude est surtout le fait des jeunes filles :

« elles pensent du wolof que c'est une langue moderne, au sommet ; si tu parles wolof, tout le monde va te comprendre ; alors, on est considéré, on te voit bien ; par contre, si tu parles des langues sauvages, on te voit mal... On minimise les autres en parlant le wolof, surtout dans les villages ; on leur montre qu'on est différent, qu'on a fréquenté les villes ; tout le monde sent Dakar, rêve d'y aller ».

Cet engouement est le prolongement de l'ensemble des facteurs économiques et migratoires cités ; cependant, l'avenir étant plus que jamais incertain, les gens ne sont pas prêts encore à perdre leurs caractéristiques régionales :

« Tout n'est pas joué, me dit un professeur sarakollé (9), d'une famille qui a fait souche à Ziguinchor, certes, le wolof se répand, mais en profondeur les langues demeurent vivaces »...

(9) Les Sarakollé de Ziguinchor sont peu nombreux, mais leur groupe est très soudé et leur langue est utilisée constamment en famille.

Langues régionales, wolof et français : les jeunes scolarisés, dans leur environnement propre, construisent leurs solutions au plurilinguisme, au carrefour d'influences multiples, la plus puissante d'entre elles étant sans nul doute celle qui jaillit de leur propre regroupement.

LES ENFANTS VECTEURS DU WOLOF

L'enquête de 1985 avait confirmé l'expansion du wolof : 90 % des 834 jeunes enquêtés déclarent parler cette langue, qui est la langue première de 21 % d'entre eux seulement. Il s'est avéré que la transmission et l'usage de la langue de groupe en famille se restreignent. La population diola, ou d'ascendance diola, majoritaire en ville, est dans ce cas. Lors de l'enquête de 1987, nous avons voulu mesurer l'impact du milieu sur les pratiques, par l'examen des relations entre les jeunes et leur environnement, en faisant l'hypothèse que l'usage qui est fait de la langue de groupe dans les relations familiales dépend en partie des caractéristiques dominantes du peuplement dans les différents quartiers de la ville. La dominance diola n'a pas le même poids dans les quartiers centraux, où la cohabitation des ethnies est ancienne, et dans les quartiers périphériques où les Diola vivent aux côtés d'immigrants plus récemment installés.

Les Diola de Ziguinchor

Ils viennent de basse Casamance, ou des régions intermédiaires entre le fleuve Casamance et la Gambie. Malgré leur nombre, les Diola maintiennent difficilement leurs traditions et leur personnalité ethnique. Héritiers d'une société paysanne, profondément agressée par la colonisation et l'implantation de l'islam et du christianisme, ils sont confrontés en ville à un nouveau pouvoir et à un nouveau système économique. Ils viennent de villages et de zones nettement délimités, aux variétés linguistiques dialectalisées : « tous les paysans des rizières de Basse Casamance se disent aujourd'hui Diola, même s'ils ont conservé leurs anciennes désignations, qui ont pris désormais une signification essentiellement géographique » (TRINCAZ, 1981 : 8). Les liens avec le terroir restent vivaces. Le consensus linguistique s'est créé en ville autour du diola du Fogny, considéré comme plus « léger ».

Mais les Manding justifient souvent leur non-emploi du diola par la difficulté d'en maîtriser les différentes variétés. La déstructuration familiale du milieu diola semble principalement liée au degré d'insertion en ville d'une part, à la mixité parentale d'autre part.

Là où les Diola sont les plus nombreux, la langue se maintient mieux.

Une unité s'est créée en ville, dans le milieu diola ... Le danger du déracinement, de la perte de la langue, existe au centre ville surtout».

La question d'une unité diola se pose donc plutôt en termes de quartiers, et d'une dominance diola dans le milieu. Cette dominance n'est pas exclusive :

«si un Manding, chef de famille, vient habiter parmi les Diola et qu'il veut conserver son identité manding, il ne parlera que manding avec ses enfants; mais ses enfants qui vivent dans un milieu diola vont apprendre le diola; par contre, pour les besoins de la communication, avec le père de famille, les Diola du voisinage, qui sont plus ouverts, vont parler manding».

Le Diola est plus plurilingue que le Manding, avec lequel il cohabite souvent. Les Manding ayant islamisé les Diola sont très conservateurs; ils parlent rarement diola, mais ce déséquilibre n'entraîne pas d'altération du milieu diola, «car un Diola ne parlera manding qu'en milieu *socé* (10). Le danger vient du wolof, pas du manding», nous dit un père de famille diola.

Le Diola est d'autant plus ouvert qu'il peut épouser des femmes de toutes les ethnies; en ce cas, tout dépend du chef de famille :

«dans une famille mixte, si le père impose le diola, tout le monde autour de lui parle diola; sinon, il faut une langue commune au père et à la mère, et on choisit le wolof».

Dans la jeune génération, la politique linguistique familiale n'est pas toujours le fait du père. L'enquête de 1985 indique une baisse dans la transmission du diola, ainsi que le rôle prépondérant des femmes au sein des couples mixtes. Ainsi, un certain nombre de jeunes diola n'ont plus comme langue première celle de leurs parents, mais la langue dominante de leur milieu: wolof, voire manding (11). De plus, la langue de la mère domine dans la transmission familiale pour les couples où le père seul est diola. La question de la mixité familiale est donc centrale pour les Diola: comment concilier l'ouverture, avec le maintien de l'identité, voire l'unité du groupe? Le pourcentage de familles mixtes est élevé à Ziguinchor: la population d'enquête présente autant d'enfants diola que d'enfants de père ou de mère diola. Ce sont surtout les femmes qui se marient hors de leur ethnie; elles choisissent des conjoints qui les valorisent par leur appartenance à des groupes dominants, Wolof, Serer ou Manding. Cette mixité contribue au recul de l'usage du diola.

(10) C'est-à-dire manding.

(11) C'est le cas pour 29 jeunes de père et de mère diola, sur 239 d'entre eux, d'après les résultats de l'enquête réalisée en 1985.

Les caractéristiques propres à la famille et au milieu environnant marquent donc les habitudes linguistiques des jeunes diola. Avant qu'ils ne quittent le cycle primaire et donc leurs écoles et leurs groupes de quartier, on peut déjà mesurer l'importance relative du diola, du wolof et des autres langues, familiales ou du milieu, dans leur relations interpersonnelles.

Le répertoire linguistique des enfants diola

L'examen des données du répertoire selon l'axe des générations successives indique des différences nettes de comportement d'un quartier à l'autre (12). Il s'agit de pratiques déclarées par des enfants de père et mère diola :

« je parle à mon grand-père maternel en diola, ou en diola et wolof, ou en diola, manding et wolof ... et mon grand-père me parle en ... ».

Les *grands-parents* ne sont pas toujours eux-mêmes diola. L'hétérogénéité existe dans certaines familles, du fait, par exemple, d'une grand-mère paternelle balant, ou d'une coépouse du grand-père peul, et elle se traduit par des transmissions et par des usages spécifiques, en contact ou non avec le diola dans la relation avec l'enfant. En revanche, l'usage du manding, du créole ou du wolof, entre grands-parents et enfants témoigne d'un autre type d'influences, celles du milieu. Autrement dit, les langues dominantes du milieu acquièrent par cette transmission un statut symbolique au sein de la famille.

Je parle à mes grands-parents en :

diola	wolof	manding	français	créole	autres langues
84,9 %	11,9 %	10,8 %	2,7 %	5,4 %	8,6 %

En diola seulement : 67 %.

Les pourcentages sont calculés sur 185 relations déclarées.

Mes grands-parents me parlent en :

diola	wolof	manding	français	créole	autres langues
86,9 %	15,2 %	10,3 %	6,2 %	7,6 %	11 %

En diola seulement : 64 % des relations déclarées.

- (12) Les enfants (n = 126/700) sont répartis également dans les écoles de trois quartiers représentatifs de la ville : le quartier central et commerçant de Boucotte, le quartier de Santiaba, d'implantation ancienne également, mais plus résidentiel, et le quartier de Tilène, dans la périphérie est de la ville, au peuplement plus récent et à l'habitat plus dispersé, où habitent de nombreux immigrés de Guinée-Bissau : Mancagne et Mandjak.

On note des différences entre les trois quartiers : à Santiaba, le diola est la seule langue utilisée dans 85,2 % des cas, et les autres langues du milieu (créole, manding et wolof) sont très faiblement représentées. À Boucotte, la proportion du diola comme seule langue d'échange baisse (65,6 % des relations déclarées seulement) et celles du wolof et du manding augmentent. C'est à Tilène, peuplé d'une diversité d'ethnies, que le plurilinguisme est le plus diversifié : la proportion d'usage du wolof s'élève à 28 % des relations déclarées entre grands-parents et enfants, celle du manding et du créole respectivement à 14 % et à 12 %, et d'autres langues (serer, toucouleur, balant, mandjak, bayotte, peul, diola de Djimbering) sont également utilisées dans une proportion de 20,5 % des cas. Le diola reste utilisé dans 90 % des relations déclarées, mais dans 42 % des cas seulement en langue unique : le bi- ou le plurilinguisme sont donc normaux à Tilène.

Dans le rapport aux *parents* et à la fratrie, ces tendances s'accroissent :

je parle à mes parents en :

diola	wolof	manding	français	créole	autres langues
88,6 %	33,9 %	9,3 %	13,9 %	8,4 %	7,2 %

mes parents me parlent en :

diola	wolof	manding	français	créole	autres langues
93 %	32,6 %	12,6 %	15,2 %	10,6 %	7,4 %

On constate que les parents diola sont, dans l'ensemble, plus vigilants que les grands-parents à transmettre le diola aux enfants, en même temps que s'accroît l'usage réciproque du wolof. L'usage du français s'accroît également.

La pratique familiale des deux langues, diola et wolof, se confirme à Tilène, pour 50,9 % des relations enfants/parents. À Boucotte et à Santiaba, le diola est encore seul en usage entre parents et enfants dans près de 60 % des relations déclarées (n = 313). L'usage du wolof y est unique, voire plus fréquent, entre l'enfant et sa mère ; alors que le français est surtout d'usage entre le père et son enfant.

On constate une récession générale de l'usage du diola avec la *fratrie*, plus accentuée au centre ville, ainsi qu'une progression concomitante de l'usage du wolof.

Je parle à mes frères et sœurs en :

	diola	wolof	manding	français	créole
Boucotte	41,5 %	41,5 %	18 %	20,5 %	5,5 %
Santiaba	78,2 %	32,7 %	6 %	5,5 %	6,7 %
Tilène	78,6 %	64,7 %	18,9 %	24,8 %	14,7 %

Seule langue en usage : diola/wolof :

- à Boucotte : 24 %/25 % des relations ;
- à Santiaba : 56,4 %/8,5 % des relations ;
- à Tilène : 14,7 %/2,9 % des relations.

Bilinguisme wolof/diola ou diola/wolof (cet usage bilingue peut éventuellement être accompagné de l'usage d'autres langues entre l'enfant et ses frères et sœurs) :

- à Boucotte : 8 % des relations déclarées ;
- à Santiaba : 19,4 % des relations déclarées ;
- à Tilène : 48,7 % des relations déclarées.

Ces chiffres moyens indiquent des tendances nettes. À Boucotte, le wolof est seul en usage pour le quart des relations déclarées entre l'enfant et sa fratrie ; pour un autre quart des relations, la communication se fait en diola exclusivement. L'usage catégorique du wolof augmente ; celui du diola chute de la moitié par rapport aux relations entre enfants et parents.

À Santiaba, en revanche, le taux d'usage exclusif du diola est le plus élevé (56,4 %), dans une proportion voisine de celle relevée pour les relations entre parents et enfants ; et le taux d'usage exclusif du wolof y est également le plus faible. La cohésion du milieu diola y est donc plus forte que dans les deux autres quartiers.

À Tilène s'amorce seulement et lentement une déstabilisation de l'équilibre linguistique instauré au niveau des adultes, vers un usage plus restreint du diola, seul ou en contact avec le wolof :

relations parents/enfants en :

diola	wolof	manding	français	créole
96 %	55,5 %	13 %	26,1 %	16,3 %
— diola seule langue : 16,3 % des relations déclarées ;				
— wolof seule langue : 2,6 % des relations déclarées ;				
— bil. diola/wolof : 50,9 % des relations déclarées.				

Relations enfants/fratrie en :

diola	wolof	manding	français	créole
78,6 %	64,7 %	18,9 %	24,8 %	14,7 %
— diola seule langue : 14,9 % des relations déclarées ;				
— wolof seule langue : 2,9 % des relations déclarées ;				
— bil. diola/wolof : 48,7 % des relations déclarées.				

Dans la relation entre les enfants diola et leurs pairs, camarades de maison, de quartier, d'école, ami(s) fidèle(s), etc., la part dévolue à la langue familiale se restreint encore et celle du wolof augmente. Le wolof domine pour les relations de groupe ; dans les relations interpersonnelles, en revanche, sont utilisées soit la langue de l'un (en ce cas, l'enfant diola apprend la langue de l'autre), soit leurs

deux langues, soit l'une des deux langues et le wolof. Le wolof est nettement réservé aux amitiés de ville ; dans les relations avec les amis du village, mentionnés surtout par les enfants du quartier Tilène, le plus proche de la brousse, le français est plus utilisé que le wolof.

Présentation de cas

Quelques exemples peuvent illustrer ces tendances. Dans les familles de Boucotte ou de Santiaba, le diola est plus parlé que le wolof dans les relations avec les adultes, surtout masculins. Le wolof est plus parlé que le diola avec les éléments féminins ou les plus jeunes membres de la famille ; sauf avec « bébé » à qui on ne parle que diola.

À Boucotte, un jeune garçon dont le père est pilote d'avion et la mère ménagère parle le diola avec ses parents et avec sa grand-mère. Le wolof apparaît seulement dans la relation avec ses deux sœurs, sa mère et la sœur de celle-ci. En revanche, le diola est utilisé avec ses frères, de même que le manding, langue parlée également avec ses amis du quartier et ses cousins. Le créole figure dans le répertoire familial : sa grand-mère, une chrétienne, s'adresse à lui en cette langue, outre le diola, ainsi que sa petite sœur et sa tante, outre le wolof. L'effet du milieu se traduit donc par l'usage différentiel du mandingue, du wolof et du créole. Le jeune garçon n'a pas fait sienne l'habitude, propre surtout aux femmes chrétiennes, de parler créole.

À Santiaba, certaines familles perdent l'usage du diola, d'autres restent très conservatrices. Une jeune fille du quartier décrit la situation familiale :

« dans le quartier, le wolof a tendance à l'emporter ; pourtant, autour de chez moi, il y a beaucoup de gens qui parlent créole ; ce sont surtout des Bainouk ; j'ai grandi dans ce milieu, et on parle tous créole ensemble ... Je sors peu du quartier ; mais si je vais à Boucotte, je suis obligée de parler wolof. À la maison, nous parlons diola et créole ; il n'y a presque que des femmes ; le seul homme parle diola, français et wolof ; la plus petite fille, un an et demi, parle diola ; les autres qui sont en préscolaire parlent diola et wolof ; ils ramènent le wolof à la maison ; cela entraîne des conflits avec les aînés qui disent : dehors, le wolof ; à la maison : le diola ».

En revanche, une fillette diola du même quartier dit parler exclusivement diola avec ses grands-parents et avec son père, mais wolof pour le reste de ses relations, avec sa mère, ses frères et ses sœurs, ses amis :

« si mon grand-père, mon père me parlent en diola, je n'ose pas répondre en wolof, même si je suis persuadée qu'ils

comprendront. C'est un signe de respect, d'éducation ; par contre, si ma tante maternelle me parle en diola, je peux la chahuter un peu en wolof, ou aussi en français».

À Tilène, les répertoires enfantins sont davantage plurilingues. La diversité des choix linguistiques d'une fillette diola témoigne d'habitudes de transmission et d'usage, variables selon les interlocuteurs :

— les *grands-parents*, déjà, utilisent avec elle un bilinguisme diola/wolof ; mais la fillette ne s'adresse à eux qu'en diola ;

— elle introduit le wolof dans ses relations parentales, outre le diola et les langues du milieu. Elle dit parler à son *père* en diola, créole, wolof et français, dans l'ordre de leur fréquence d'usage ; si son père lui parle en français, elle lui « rend » la même langue. Avec sa *mère* : diola, mancagne et créole ; avec la *coépouse* : wolof, créole et manjak. Celles-ci lui parlent en diola, wolof et créole ;

— la diversité linguistique est maintenue avec les *frères* et les *sœurs* aînés ; en revanche, avec les cadets, le bilinguisme wolof/diola domine. Si elle s'adresse à ses *aînés* en diola, wolof et créole, ceux-ci introduisent également d'autres langues dans la communication : manding ou mancagne, et français. Avec le *petit frère* : diola et wolof ; mais wolof plus souvent que diola avec la *petite sœur*.

Les effets du milieu

Les tendances dégagées pour la population des enfants de père et de mère diola s'éclairent lorsqu'on les rapporte à celles que manifestent les groupes avec lesquels elle est en contact dans les quartiers concernés. La majeure partie des enfants wolof de l'échantillon est regroupée à l'école primaire de Boucotte-Ouest : pour l'ensemble des relations familiales déclarées, la proportion moyenne d'usage du wolof y est plus faible (74,2 % des relations) que dans les autres quartiers (92,2 % des relations), et il existe un usage non négligeable du manding, du diola et du poular (pour 5 à 10 % des relations), alors qu'il est inexistant ailleurs. Pour les enfants wolof, dont les parents, anciennement installés, occupent des positions sociales plus élevées, l'effet du milieu joue également. Boucotte est un lieu de grand brassage ; la coexistence ancienne des ethnies et des langues y a donc quelque effet sur leurs répertoires. Parallèlement, on assiste à une contamination et à une dominance accrue de la langue wolof auprès des jeunes diola du quartier. La langue est dominante dans le milieu, et elle empiète largement sur les relations familiales, surtout entre jeunes d'une fratrie, plus influencés que leurs parents.

Les classes enquêtées à Tilène présentent une quarantaine d'élèves dans chaque ethnie : diola, mancagne et mandjak. Le plurilin-

guisme y est plus répandu qu'ailleurs tant chez les uns que chez les autres : le créole et le wolof concurrencent les langues de groupe, jusque dans le cadre familial. Les Mancagne et les Mandjak sont arrivés à Ziguinchor misérables et atteints d'un grave complexe d'infériorité, lequel a engendré un « désir puissant d'ascension dans la hiérarchie sociale par l'argent (donc leur travail) et l'école (pour leurs fils) ». Ce sont des groupes d'une grande cohésion, qui résistent à la domination étrangère ; bien que convertis au catholicisme, ils retournent aux religions traditionnelles, assurant ainsi la survivance ethnique en contexte urbain (TRINCAZ, 1981 : 212-213). Les usagers ont deux langues véhiculaires à leur disposition : le créole, puisqu'ils sont originaires de Guinée-Bissau et catholiques de surcroît ; le wolof, utilisé pour aller commercer et travailler au centre ville, qui devient également langue du milieu, concurrençant et supplantant peu à peu le créole. Le wolof s'insère dans l'usage familial de ces immigrés, sans pour autant altérer la cohésion du groupe qui maintient sa langue ainsi qu'une pratique bilingue dont l'habitude fonctionne aux diverses générations.

Je parle à mes grands-parents en :

mancagne	wolof	créole	français	manding
91,4 %	14,3 %	20 %	5,7 %	0

mes grands-parents me parlent en :

75 %	29,1 %	41,7 %	8,3 %	(n = 2)
------	--------	--------	-------	---------

je parle à mes parents en :

mancagne	wolof	créole	français	manding	mandjak
100 %	36,4 %	12,2 %	15,1 %	(n = 3)	

mes parents me parlent en :

97 %	43,4 %	28,8 %	12,1 %	(n = 1)	(n = 5)
------	--------	--------	--------	---------	---------

je parle à mes frères et sœurs en :

mancagne	wolof	créole	français	manding	diola	autres
72,7 %	40 %	15,4 %	22,7 %	4,5 %	4,5 %	2,7 %

ils me parlent en :

76 %	70,6 %	28 %	40 %	8 %	12 %	5,3 %
------	--------	------	------	-----	------	-------

L'usage bilingue (mancagne et wolof) concerne 21 % seulement des relations enfants/grands-parents, mais près de 40 % des relations enfants/parents et, surtout, près de 60 % des relations dans la fratrie.

Il en est de même pour les relations entre enfants mandjak, au sein de la fratrie : le bilinguisme wolof/mandjak est déclaré pour près d'un tiers des relations, et le créole s'y adjoint dans près de la moitié

des cas. Le créole semble se maintenir mieux chez les enfants mandjak.

La comparaison entre les répertoires des jeunes diola, mancagne et mandjak à Tilène indique donc que le wolof pénètre dans les usages familiaux en douceur. Tous semblent se comporter identiquement : les Diola ne lâchent pas encore leur langue, car les Mancagne et les Mandjak qui les entourent gardent la leur. Le contact étroit et familial des langues est généralisé et marque donc le quartier, tout autant que la présence du créole ; progressivement, le bilinguisme avec le créole est remplacé par un bilinguisme avec le wolof. Encore faudrait-il voir comment fonctionne exactement ce bilinguisme : alternance fonctionnelle et déplacement de langues, ou alternance intraphrastique et mélange ?

La diffusion et la dominance du wolof diffèrent d'un quartier à l'autre, plutôt que d'une ethnie à l'autre. Les effets du centre ville se font diversement ressentir : la population diola a mieux pu protéger son intégrité et développer une unité à Santiaba, quartier citadin certes, mais plus calme et plus résidentiel, qu'à Boucotte, quartier d'activités commerçantes, vers lequel tous convergent quotidiennement, où l'usage exclusif du wolof remplace celui du diola, chez les jeunes surtout et chez les femmes. À Tilène, les Diola ne se démarquent pas des autres : le plurilinguisme est de règle ; les jeunes ne s'investissent pas encore totalement dans la vie citadine et le signalent par la pratique d'un bilinguisme avec le wolof (voire, à un moindre degré, avec le créole), qui leur a été transmis familialement, pour des besoins d'intégration dans le quartier et dans la ville, sans abandon de leur identité.

Il existe donc, parmi la population diola, un mouvement en faveur du wolof, avec des variantes :

— dedans : diola/dehors : wolof. Commentaires de jeunes filles :

« Quand on cuisine à la maison, on parle diola ; lorsqu'il y a une danse européenne, on parle wolof », ou encore : « Le diola, c'est pour la maison ; quand je sors, oui aussi, mais pas tellement ; c'est plutôt le wolof que j'utilise quand je sors. » ;

— le wolof gagne l'exclusivité, même dedans : « à la maison, on parle wolof, et un peu diola », nous affirme une jeune diola de 23 ans, qui vit dans le quartier de Boucotte Sindiane, au centre ville ;

— bilinguisme diola/wolof au dedans :

« très souvent, on commence une phrase en diola et on la termine en wolof ; à la maison, on parle diola ou wolof ; on alterne ; impossible de savoir pourquoi, à propos de quoi, ni à quel moment. En route, on parle wolof surtout. ».

De l'usage catégorique d'une langue de groupe à son éviction, des étapes sont nécessaires, dont témoignent les mélanges de langues et l'abondance des emprunts.

LA PRATIQUE DU FRANÇAIS

La langue française est présente dans un certain nombre de déclarations : principalement, à Boucotte, chez les enfants wolof (pour 18 % des relations déclarées : $n = 362$). Les Wolof sont mieux nantis, en général, et plus scolarisés. À Tilène, ce sont les enfants mancagne qui en présentent davantage l'usage, avec leurs aînés ou entre eux ; le désir d'ascension sociale est très fort dans cette ethnie.

Avec l'adolescence, un fossé se creuse entre jeunes gens et jeunes filles. Celles-ci se tournent davantage vers le wolof, même lorsqu'elles parlent la même première langue ; et elles utilisent rarement le français, par crainte de faire des fautes ou de se démarquer des autres. Une jeune fille bambara, né à Ziguinchor, ne parle que français et wolof, comme son père, établi en ville à la suite d'une affectation de poste. Sa mère, une Sarakollé, a appris dans son enfance les grandes langues de la ville : manding, peul et diola, mais elle en fait moins usage actuellement. Le wolof est la langue familiale. La jeune fille parle français avec les copains de son grand frère, lorsqu'ils viennent à la maison, avec les promotionnaires qui viennent des villages et qui ne comprennent pas le wolof, avec son père parfois et avec son oncle maternel, fonctionnaires de l'administration. Elle ajoute :

« mieux vaut parler wolof ; les filles entre elles sont dures ; elles sont égoïstes. Ah, celle-là, elle ne parle que français, elle est évoluée, c'est une déracinée ! Plus une fille devient forte, plus les autres ont les yeux braqués sur elle et deviennent méchantes avec elle. Parler le wolof toutes ensemble, ça permet de noyer un peu les choses, les différences ».

Les jeunes gens, en revanche, sont davantage attirés par la langue française. Les lycéens aiment discuter en français entre eux, et s'entraîner à la pratique de la langue. Leurs amis de quartier qui ne sont pas scolarisés l'apprennent à leur contact, lors de parties de belote ou de conversations oisives entre jeunes. On a pu constater la pratique très courante du mélange diola/français (13) sans aucune introduction de mots ou de phrases en wolof, chez des jeunes gens diola natifs du quartier périphérique ouest de Soucoupapaye, à

(13) Il s'agit d'alternances intraphrastiques, le plus souvent.

dominante diola. Ce sont leurs compagnons, descendus récemment de Dakar ou du nord du pays, qui introduisent l'usage du wolof dans les communications de groupe, parce qu'ils parlent mal le diola.

La véhicularité du français est rarement attestée, sinon entre jeunes gens des villages et de Ziguinchor. Un établissement privé, l'Acap, donne des cours de rattrapage pour des adolescents n'ayant pu s'insérer, faute de places ou de niveau, dans l'enseignement public. On y trouve un grand nombre de Diola, au moins un par village de la région ; ils parlent beaucoup diola ensemble. Un jeune collégien nous dit :

« si quelqu'un ne comprend pas le diola, par exemple, les Socé, les Balant qui viennent de l'est de Ziguinchor, tous des villages, alors on parle français ; les autochtones de Ziguinchor parlent wolof entre eux ; mais s'il y a un regroupement hétérogène avec d'autres qui ne comprennent pas le wolof, alors on parle français entre nous ».

Malgré cela, le wolof, en ville, gagne autant sur les langues de groupe que sur le français. Curieusement, c'est l'école, comme lieu de rassemblement et d'unification, qui en est le meilleur centre de diffusion, alors que l'enseignement qu'elle dispense est en français (14). Une jeune fille peul de 20 ans, habitant le quartier Peyris-sac où domine un peuplement manding, affirme :

« je pense que le wolof va dominer à Ziguinchor : même les Diola entre eux parlent wolof. Le wolof est plus parlé que les autres langues. Ce sont les parents qui freinent. Mais l'influence de l'école est plus puissante ».

CONCLUSION

Des approches complémentaires nous ont permis d'accéder, par étapes, à une meilleure compréhension du fonctionnement du pluri-linguisme à Ziguinchor. Cette ville est exemplaire pour son cosmopolitisme dynamique. L'expansion du wolof dans ses différents

- (14) On peut rapprocher cette situation de celle étudiée par l'équipe d'Andrée TABOURET-KELLETT et de Robert LE PAGE à Belize, dans le district de Cayo, où existe une grande diversité ethnique ; les emplois linguistiques, bien qu'extrêmement variables, peuvent être rattachés à quatre grandes langues, le maya, l'espagnol, le créole et l'anglais. Il ressort de leurs enquêtes que « le créole se répand par le truchement des cours de récréation dans les écoles » où l'anglais standard est enseigné, et que les enfants, dont ce n'est pas la langue première, tendent à l'utiliser de plus en plus en famille.

quartiers comme signe catégoriel de l'urbanité est, semble-t-il, un processus accompagnant tant de mouvements de population de plus en plus fréquents, en ville et hors ville, qu'une sédentarisation urbaine. L'utilisation du wolof à Ziguinchor par des groupes qui ne l'utilisaient pas jusque-là et pour des situations sociales pour lesquelles il était inapproprié (en famille, par exemple), ou bien pour des situations où d'autres choix de langues (français ou langues locales) sont possibles et maintenus, sa vernacularisation progressive, en d'autres termes, est, sans nul doute, la revendication d'un statut nouveau, l'affirmation d'une identité nouvelle. Mais les anciens modèles de choix linguistiques n'ont certainement pas disparu ; l'utilisation des langues familiales, des langues de milieu également, continue à symboliser la solidarité dans les groupes, et les valeurs positives qui leur sont associées, et à renforcer la sociabilité. Des identités sociales variables s'expriment également par des usages bilingues ou plurilingues, même dans les relations interpersonnelles.

La place dévolue au français se modifie, puisque le développement, socio-économique et socioculturel, des individus comme de la communauté, est désormais indissociable de l'usage du wolof. L'école, champ privilégié où se construisent les identités collectives, en est le vecteur malgré elle. Les adultes dans les familles, comme les institutions, risquent d'être débordés par la marée. En l'état actuel de la situation, il est difficile de prononcer un augure. La compétence en wolof est prisée par un nombre croissant de personnes, le français restant une langue étrangère incapable d'être le support d'une identité collective. Les attitudes puristes héritées contribuent, à notre avis, à freiner sa diffusion. Le comportement des jeunes filles scolarisées est, à cet égard, très significatif. Dans la mesure où bien des femmes commencent à croire que leur position propre et collective s'améliorera par l'usage du wolof, entre elles d'abord, avec les jeunes, puis avec le reste de la collectivité ensuite, on peut se demander si elles feront à l'avenir pression sur leur descendance pour maintenir les usages de groupe en famille. Le plurilinguisme, normal à Ziguinchor, va-t-il se perpétuer ? Sous quelle forme et avec quel statut ?

BIBLIOGRAPHIE

- DIRECTION DE LA STATISTIQUE, 1990. — *Recensement général de la population et de l'habitat*, Dakar.
- DUMONT (P.), 1983. — *Le français et les langues africaines au Sénégal*, Paris, Éditions Karthala.
- GAL (S.), 1979. — *Language shift, Social determinants of linguistic change in bilingual Austria*, New York, Academic Press.
- HESSELING (G.), 1985. — *Histoire politique du Sénégal : Institutions, droit et société*, Paris-Leiden, Éditions Karthala-Afrika-studie centrum.
- JULLARD (C.), 1990. — « Répertoires et actes de communication en situation pluri-lingue : le cas de Ziguinchor au Sénégal » in *Langage et société*, n° 54, décembre 1990 : 65-82.
- LE PAGE (R.) et TABOURET-KELLER (A.), 1985. — *Acts of Identity : Creole-based approaches to language and ethnicity*, Cambridge, Cambridge University Press.
- TABOURET-KELLER (A.), 1979. — « Le jeu varié de l'expression linguistique des enfants : Le cas du district de Cayo à Belize », in *Linguistique fonctionnelle, débats et perspectives*, Paris, Presses Universitaires de France (PUF) : 57-75.
- TRINCAZ (J.), 1981. — *Colonisations et religions en Afrique noire : l'exemple de Ziguinchor*, Paris, L'Harmattan.